PARALLÈLE

ENTRE

LA THÉRAPEUTIQUE MÉDICO-CHIRURGICALE

DE L'ANGLETERRE ET CELLE DE LA FRANCE ;

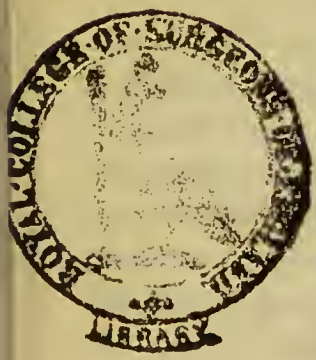
Par D'ALLEX,

Docteur médecin de la Faculté de Montpellier.

1re LETTRE.

ROYAL COLLEGE OF SURGEONS OF ENGLAND LIBRARY

PRESENTED by the AUTHOR.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, N° 3.

1852.

(EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE MONTPELLIER.)

PARALLÈLE

ENTRE

LA THÉRAPEUTIQUE MÉDICO-CHIRURGICALE

DE L'ANGLETERRE ET CELLE DE LA FRANCE.

Très-Cher Confrère,

Je ne perds pas un instant pour vous satisfaire, et je ne négligerai rien pour rendre le plus intéressant possible le parallèle que vous m'avez engagé à tracer entre la thérapeutique médico-chirurgicale de l'Angleterre et celle de notre chère France. D'ailleurs, cette tâche m'a été trop souvent représentée comme un devoir impérieux, pour que je n'aie pas hâte de me rendre à vos nouvelles et on ne peut plus encourageantes invitations. Toutefois, vous et tous les Lecteurs de votre excellente *Gazette Médicale*, serez assez bons pour m'encourager par la plus étendue indulgence, que je viens solliciter tout d'abord ; car je dois à la vérité de dire, ainsi que je le fais sans regret comme

sans prétention, que m'étant, sinon exclusivement, du moins incomparablement plus occupé de l'art qui apprend à remporter les victoires thérapeutiques que de celui qui enseigne comment on doit les décrire ou les célébrer, je fais infiniment moins de cas de ce dernier talent, quelque brillant qu'il soit, que du premier : et très-certainement je mourrai avec l'intime conviction que le meilleur ou le plus utile des hommes n'est ni le plus disert, ni le plus éloquent, mais bien le praticien qui console et guérit le plus de malades.

Néanmoins, quelque empressé que je sois d'entrer dans le fond de l'importante question qui fera le sujet de quelques *Lettres philosophico-médicales*, je ne puis m'empêcher de jeter un coup d'œil sur l'état politique et moral des deux Puissances qui forment incontestablement les deux hémisphères cérébraux de cette espèce de reine du monde, que l'on est convenu d'appeler la politique européenne. D'autant plus que l'art de guérir a plus de rapports et plus d'intérêts avec elle qu'on ne le croit généralement; comme il a aussi plus de moyens que tout autre d'en approfondir et d'en assurer les succès les plus légitimes et les plus durables. Quant à mon parti pris, de commencer par ma nouvelle patrie, par l'Angleterre, il y a plus que la politesse pour me conseiller : je cède au plus doux des sentiments, à celui d'une juste reconnaissance; mais le Lecteur peut être sûr de mon impartialité.

1re Partie. — *Observations générales sur l'Angleterre, et particulièrement sur Londres.*

« *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* »

Indépendamment de l'heureuse position topographique de son île et des richesses naturelles véritablement immenses qu'elle renferme, la Grande-Bretagne a sur presque toutes les autres nations l'avantage, non moins incontestable, de son active persévérance dans le bien et de son patriotisme à toute épreuve.

Sans aucun doute, c'est à ces précieuses circonstances, et à ces qualités beaucoup trop rares, que l'Angleterre doit la continuité et le progrès véritablement prodigieux de ses succès. En effet, partout ici l'observation impartiale et éclairée fait découvrir un peuple d'adultes, très-calmes, très-sensés, très-judicieux, et partant doués du patriotisme le plus incontestable; comme dans beaucoup d'autres États, elle ne nous montre que des peuples d'enfants, très-spirituels généralement, mais ne comprenant pas que le bien particulier ne saurait se trouver hors du bien général, hors de l'union et de la prospérité publiques! A cet égard, l'Angleterre est évidemment en avance de plus d'un siècle.

Mais la supériorité physique et morale du Royaume-Uni, autant attestée par l'influence de sa politique que par l'énormité de ses possessions, et par les hommes extraordinaires en tout genre qu'elle a produits et qu'elle ne saurait manquer de produire dans tous les temps; mais sa supériorité ne doit pas plus nous étonner qu'elle ne doit nous coûter à reconnaître, puisque toutes les grandes nations du continent y ont plus ou moins puissamment

contribué. Aussi cette supériorité m'a-t-elle toujours paru toute naturelle, toute fatale, pour ainsi dire; car, de même que l'effet ressemble toujours à sa cause, le peuple anglais, en général, ne peut pas ne pas ressembler aux hommes d'élite qui sont venus, par leurs conquêtes successives, lui apporter les éléments les plus importants de sa magnifique, de son incomparable constitution.

Oui, assurément, de là cette beauté et ce mélange de races, qu'on ne se lasse pas d'admirer et que l'on admire d'autant plus qu'on les voit, qu'on les connaît davantage; de là aussi ce jugement exquis, ce jugement si ferme qui fait préférer à la nation anglaise, et avec tant de raison, l'accomplissement de ses devoirs et les améliorations progressives, les seules qui fassent le bonheur des peuples, et que notre nature comporte, aux folles spéculations dans lesquelles on tentera toujours en vain de l'entraîner, malgré les promesses les plus fallacieuses et les plus dangereuses pour tant d'autres peuples incomparablement plus jeunes, incomparablement plus inexpérimentés.

Aussi, inutile de dire qu'une nation de cette composition et de cette trempe ne peut éviter de commander l'estime et même l'admiration de tous les hommes impartiaux capables de l'apprécier, capables de céder à l'évidence; que c'est surtout dans son sein qu'ils sont heureux de se réfugier, lorsque les erreurs ou les injustices de leurs compatriotes les forcent de s'éloigner de ce qu'ils ont de plus cher; comme il est également inutile d'ajouter que jamais l'honnête homme ne se repentira d'être venu consacrer à ce peuple vraiment grand, en échange de sa noble et on ne peut plus sûre hospitalité, ce que Dieu et la Nature lui ont accordé de forces, d'expérience et de talents. Heureusement ici l'on n'oublie pas que la calomnie

fut de tous les temps et de tous les lieux, et qu'elle ne s'attaqua jamais qu'aux meilleurs et aux plus dignes des hommes.

Et voyez comme cette nation si noble, si calme, si hospitalière, sait inspirer à tous ses enfants un amour et un dévouement sans bornes par sa magnificence à récompenser tous les services, à doter tous les hauts faits, à immortaliser toutes les actions généreuses !

Oh ! avec une telle nation, il n'est pas à craindre que ses meilleurs sujets, que ses héros, à elle, aillent expier leurs triomphes dans l'exil, qu'ils aillent illustrer quelque rocher à peu près inconnu, jusque-là, au milieu des mers !... Non, non ! tout au contraire : ses enfants justement célèbres seront tout les premiers inscrits dans les annales des peuples, pour avoir obtenu de la mère-patrie des récompenses inouïes avant eux (1).

Gloire donc à ce peuple véritablement grand, véritablement politique, parce qu'il est véritablement religieux, véritablement moral, en un mot, véritablement chrétien; et que, tout en remplissant ses florissantes cités d'églises presque innombrables pour y remercier, pour y bénir l'Auteur Suprême de tous les biens, il s'empresse en même temps d'élever à la gloire de ses dignes enfants des monuments impérissables, également honorables pour la nation qui les décerne, et pour ceux de ses membres qui ont su les mériter !

---

(1) Il est, en effet, de notoriété historique la plus avérée que jamais aucun homme vivant, ni empereur ni autre, ne fut honoré d'une statue équestre, jusqu'au duc de Wellington, à qui ses reconnaissants compatriotes en ont érigé plus de vingt. Aussi telle est la mère, tels sont les enfants !

Heureuse nation ! qui, par-dessus tous ses autres bonheurs, jouit de celui de posséder une reine qu'il suffit de nommer pour en faire le plus éclatant éloge; une reine qui comprend admirablement son peuple, qui l'aime, et le lui prouve en lui donnant, ainsi que son auguste prince, également aimé et honoré de tous, aux plus justes titres, l'exemple des vertus sans lesquelles la félicité des peuples comme celle des souverains serait illusoire ou entièrement impossible.

Car, que pourront jamais les lois sans les mœurs ? Et qui ignore que, sans leur appui, les lois ont toujours été et seront toujours vaines ?

« *Quid leges sine moribus ?... Vanæ proficiunt.* » (Phocion.)

Vouloir faire respecter les lois humaines tant qu'on ne se soumettra pas sincèrement et avec bonheur aux lois essentiellement morales, c'est-à-dire aux lois véritablement chrétiennes ou véritablement divines, c'est comme si l'on prétendait conserver ou recouvrer une bonne santé sans une bonne hygiène, sans les quelques sacrifices auxquels il est tout-à-fait indispensable de s'astreindre quand on veut jouir du premier, du plus précieux des biens. Les règles ou les lois en tout et partout sont toujours éminemment sacrées ou indispensables à suivre.

Les préceptes évangéliques sont trop simples pour n'être pas parfaits : « *Simplex sigillum veri* » ; et n'eussions-nous pas la certitude des plus précieuses jouissances promises et conséquemment assurées à celui qui donnera à son frère altéré un verre d'eau au nom du divin législateur, que notre intérêt temporel le mieux entendu nous commanderait encore à tous la pratique de la charité, selon la mesure de nos moyens. Car, si j'ignore, grâce à Dieu, si la conscience n'accable pas de peines cruelles et de

remords immédiats celui qui ne paie pas à l'humanité la dette du dévouement et de la justice, je n'ai pas manqué d'éprouver, ainsi que tous mes frères, sans doute, les plus douces, les plus ineffables jouissances, chaque fois qu'il m'a été donné de sécher quelques larmes, de guérir quelques plaies physiques et morales, et de me trouver ainsi l'heureux agent de cette infinie providence qui ne manque jamais à celui qui souffre ! Mais revenons sur cette terre d'Albion où il est donné à tout observateur impartial de recueillir les meilleurs exemples de véritable philanthropie, de la plus exquise et de la plus généreuse charité.

Dans le Royaume-Uni, en effet, l'aristocratie ne serait pas seulement obligée de se montrer à tous égards la tête de la liberté politique; elle se considère encore dans la rigoureuse et heureuse nécessité de la consolider par la pratique de toutes les vertus dont la religion fait, avec raison, un devoir bien autrement impérieux au riche qu'au pauvre. Certaines gens, cependant, toujours prêtes à contredire et même à calomnier ce qu'elles ignorent, ne manquent pas, je le sais, d'attribuer à un vil, à un méprisable motif, toutes ces actions généreuses par lesquelles l'Angleterre tout entière est devenue un réseau d'institutions plus charitables, plus saintes, plus philanthropiques les unes que les autres. Mais qu'importe la calomnie elle-même aux grands peuples, aux nations généreuses ? Évidemment et heureusement rien. Elle ne saurait nuire qu'aux individus, et même, quoique ce tison infernal parvienne toujours à noircir les meilleurs, quand il ne lui est pas donné de les brûler, l'infinie justice a si bien placé les remèdes à côté des plus grands maux, que le juste calomnié gagne au moins en énergie morale, en

expérience et en sagesse, en admirable résignation à la volonté suprême du Créateur, bien plus, par conséquent, que les méchants n'ont réussi à lui enlever de biens périssables et d'autant plus faciles à recouvrer. Ce qui prouve de la manière la plus péremptoire que l'économie morale et éternelle de cet Univers serait encore plus surprenante ou plus divine, si c'était possible, que son économie physique ou matérielle.

Et si nous finissons par nous pénétrer tous de cette profonde et consolante vérité, que notre bonheur, à chacun de nous, ne peut être qu'un bonheur tout-à-fait solidaire, tout-à-fait inséparable de celui de nos frères, et notamment de celui de nos chefs, et toujours proportionné à notre respect pour eux et pour les lois, nous le verrons, ce bonheur, s'établir et se consolider de jour en jour, quoi que puissent dire les sophistes ou les fous dont l'époque actuelle surabonde peut-être encore plus qu'aucune autre; car la paix vaudra toujours infiniment mieux que la guerre, comme le bien inspirera toujours le bien, comme l'amour et le dévouement sincères commanderont toujours aussi les mêmes sentiments de la part de nos supérieurs; et que, quelque nom qu'on leur donne, ils sont indispensables, comme les meilleurs et les moins dispendieux sont nécessairement ceux que l'on garde le plus long-temps.

Il est donc on ne peut plus rationnel d'admettre que le bon sens du peuple anglais, bon sens si remarquable qu'il devrait être proverbial, le fera rester sourd aux astucieuses promesses de ces hommes dévorés d'ambition et altérés de sang et du sang le meilleur, et qui, sous

les dehors d'agneaux doucereux (1), tant qu'ils ont besoin de nous, ne négligent rien pour paraître désintéressés et nous faire tirer les marrons du feu avec l'intention toujours la même, avec l'intention irrévocablement arrêtée de ne nous en donner que les débris. Dans tous les cas, les flatteurs des peuples, comme les flatteurs des rois, furent indubitablement leurs plus dangereux ennemis. Les hommes ne flattent que ceux qu'ils veulent séduire.

Et nous devons d'autant plus nous méfier des sophismes atroces de quelques énergumènes, que « les gouvernements ne sont, après tout, que le moule où se jette la statue d'un peuple, et où elle prend la forme que comporte sa nature plus ou moins perfectionnée. A quoi bon vingt fois changer le moule, si vous ne changez pas l'argile? Ce sera toujours de l'argile. C'est le peuple qu'il faut modifier. Les gouvernements se modifieront à son image. Car tel peuple, tel gouvernement, soyez-en sûr. Et quand un peuple se plaint du sien, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un autre. » Voilà l'arrêt que Tacite portait déjà de son temps. Il est encore vrai de nos jours.

En effet, qu'importe qu'il y ait au moins dix millions d'individus en France qui se croient autant de présidents-nés de la république, si, à très-peu d'exceptions près, il n'y a pas de véritable républicain? Et comment se fait-il que ce besoin de changement qui caractérise d'une manière si particulière, à cette époque, à peu près tout le continent, et qui malheureusement fait toujours craindre de redevenir aussi frénétique qu'il est général, n'ait pas

---

(1) « *Destroyers Rightlier called and plagues of men.* »
11e Chapitre. Milton, Paradis perdu.

encore guéri tant de pauvres malades, tant de pauvres fous par ses résultats mêmes? Comment se peut-il que déjà depuis long-temps nos révolutions ne nous aient pas appris, comme au peuple anglais, par exemple, que les expériences des peuples ne sauraient manquer de se traduire en de plus ou moins déplorables catastrophes? Il serait bien temps cependant que nous fussions éclairés par nos propres fautes et par celles d'autrui.

Car, qu'importe que la république ne soit pas faite pour nous, si nous savons nous faire pour la république? Malgré sa royauté héréditaire et si admirablement comprise, l'Angleterre n'est-elle pas, par ses mœurs, la plus sûre, la plus florissante, la plus heureuse et la plus réelle des républiques, dans la véritable acception du mot? Car ce n'est pas ici le cas où la forme emporte le fond. C'est tout-à-fait le contraire.

Dans tous les cas, il nous sera facile, sans doute, de justifier cette digression philosophico-politique, en rappelant que les plus fortunés, en faisant raisonnablement part de leurs richesses à ceux de leurs frères dénués de tout, et par conséquent aux prises avec le pire des conseillers, l'indigence; non-seulement ils préservent leurs propriétés, mais encore ils s'épargnent le danger de ces maladies contagieuses et si souvent mortelles que crée et propage si rapidement la misère : tant il est vrai que nous ne saurions éviter d'être punis par où nous péchons, n'importe contre quelles lois! Et comment en serait-il autrement, puisque l'infinie sagesse a même jugé à propos de créer des épreuves pour les bons, afin sans doute de les rendre encore meilleurs?

Mais ce qui ne saurait manquer d'étonner beaucoup ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'admirer les magnifiques

populations des trois Royaumes-Unis, ce sera d'apprendre que, dans ce climat tant décrié sur notre continent, il y a, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup moins de maladies chroniques et autres très-dangereuses que dans quel pays de France ou d'Italie, etc., que ce soit. Et la raison en est toute simple : indépendamment du plus grand confort que la richesse et les abondantes charités qu'elle dispense sont parvenues à créer, il n'y a jamais, ou au moins très-rarement, en Angleterre et surtout à Londres, de transitions de température à beaucoup près aussi profondément senties que celles qui font tant de victimes dans les contrées méridionales : les transitions y sont un peu plus fréquentes, mais elles y sont beaucoup mieux supportées par toutes les raisons qui ont été déjà présentées. Dans ma prochaine lettre, je dirai ce que dix années d'observations comparatives et aussi consciencieuses que soutenues m'ont appris sur l'influence des thérapeutiques différentes relativement à la santé publique, en Angleterre et en France, etc.

D'ALLEX, D. M.
de la Faculté de Montpellier.

London, 20 Octobre 1851.